

## Jeudi 7 février

Lausanne. Arrivé par le train, en milieu d'après-midi, dans cette ville presque étrangère puisque j'y viens, sans doute, pour la première fois. Au sortir de la gare, ai dû grimper la rue abrupte du Petit chêne (souvenir d'un bois que la ville a éradiqué) pour me rendre à l'hôtel qui, par chance, se trouve à deux pas du centre. Ma petite valise, moyennement lestée de quelques livres, et mon sac à dos, humble viatique, se sont d'un coup transformés en véritables impedimenta.

Devant l'hôtel, contre le mur, une pelle et un balai en prévision de la neige je suppose. Chambre donnant sur cour, au troisième étage, avec ascenseur, d'un bâtiment à la façade rose.

Et d'abord, assis sur un des lits. Fatigué, hébété. Pas tant par la durée du voyage, le balancement du train, son vrombissement régulier, la scansion hypnotique des roues de la rame, que par mon inconcevable présence ici, dans ce pays honni, but pourtant de cette escapade dont la décision tenait à une publicité pleine page découverte par hasard, trois ou quatre ans plus tôt, en feuilletant un magazine, une invitation au voyage pour cette destination, précisément ce canton où se cultivait, disait le texte d'accompagnement, "l'art de perdre son temps", surmonté du slogan "Au pays des horloges, le temps s'est arrêté", qui avait été comme un appel, un signe qui m'était personnellement adressé.

Puis, me suis approprié les lieux en y disposant mes affaires : pantalon et blouson dans la penderie, pull et sweat sur une étagère, chemises et tee-shirt sur une autre, chaussettes et slips sur une troisième, chaussons chinois sagement côte-à-côte dans l'entrée, livres appuyés contre le téléviseur, chemise cartonnée bleue sur la petite table, trousse de toilette dans la salle-de-bain (par terre dans le bidet sur le lavabo par terre), réveil sur le chevet, valise vidée sur l'étagère la plus haute du placard... Tout un arrangement rassurant, une appropriation mesurée donc, en attendant mieux. Le lit le plus près de la fenêtre m'a semblé d'évidence m'être destiné. L'autre lit restera inoccupé.

Ai flâné ensuite un moment dans le centre, labyrinthique, pour me familiariser avec cette ville montueuse car étagée sur plusieurs collines, au bord du lac.

### Le lac.

Condamné donc à monter ou descendre sans fin les rues, ruelles, rampes, escaliers qui tissent la trame du centre-ville.

Seul au milieu d'inconnus. Spectateur attentif des visages, des lieux, de la ville. Sur mes gardes. Venu pour résoudre l'énigme, traquer le moindre indice. Et écrire. Une minutieuse déposition. Une histoire. Puisque je me suis assigné cette double tâche enquêter, écrire.

### Il était une femme.

Ce soir, la serveuse de la pizzeria (aux murs ornés d'affiches de films et de portraits de stars des années 50) se nommait Candice, ce qui m'est apparu passablement exotique.

"Au pays des horloges, le temps s'est arrêté", indique le titre placé en haut de la page, une publicité pour une destination touristique, qui montre un homme et une femme face-à-face, attablés dans une auberge à l'atmosphère feutrée, douillette, au cadre vaguement rustique. Soudain le couple s'esclaffe. Particulièrement la femme dont la bouche reste grande ouverte sur un alignement de dents étincelantes, à la suite d'une plaisanterie que l'homme n'a peut-être pas tout à fait achevée. Le

rire paraît cependant un peu trop exubérant, forcé, à la limite de la trivialité eu égard à l'endroit, à ses allures bourgeoises où les convenances imposent discrétion et retenue☐- réserve d'ailleurs exigée non seulement à l'intérieur de cette salle de restaurant mais dans le pays tout entier où la bienséance et les bonnes manières sont devenues une sorte d'image de marque, de label (au même titre que le chocolat, le fromage, les banques et justement les horloges), cette modération proverbiale élevée à hauteur du bon goût (autrement dit du goût moyen, une sorte de plus petit dénominateur commun : la civilité, le tact (évidemment associés à un minimum de moyens d'existence sans lesquels le reste ne compte pas), le tout devenu un art de vivre, un modèle, un affadissement généralisé : "Mieux vaudrait le goulag que le type d'oppression feutrée, bien pensant qui s'exerce ici" lui avait un jour confié Émile)☐-. Le coude droit de l'homme (blazer croisé bleu marine, chemise bleu ciel, cravate à motifs héraldiques) repose sur la table tandis que sa main oscille comme le balancier d'un métronome, de gauche à droite, pouce orienté à la manière d'un auto-stoppeur vers la baie qui ouvre sur l'extérieur, perpendiculairement à leur table. On chercherait vainement ce qui dehors a été capable de provoquer cette hilarité : seule une vieille femme accompagnée de deux enfants se promène sur l'esplanade qui borde le lac, une adolescente et un jeune garçon qui jettent des morceaux de pain en direction de deux cygnes blancs à la taille impressionnante, majestueux et hautains, mus par une invisible propulsion, jouets électriques télécommandés. L'heure est incertaine : si on en croit l'horloge comtoise trônant derrière la femme, contre le mur, il pourrait être quinze heures cinquante. Pourtant la bougie allumée sur la table, le saumon dans l'assiette de l'homme, semblent contredire cette indication (on distingue mal ce que contient l'assiette de la femme masquée par une bouteille de vin et un petit bouquet de fleurs arrangé dans un minuscule pot de faïence blanche). Au premier plan, à la gauche de l'homme, a été placée une corbeille rectangulaire, dans laquelle reposent, plutôt que du pain, des toasts, pour le saumon justement, enveloppés dans une serviette de table à petits carreaux rouges et blancs (Vichy☐). Ils rient donc, inaugurant peut-être une nouvelle complicité qu'il faut forcer un peu avant qu'elle ne devienne plus naturelle. Ni l'un ni l'autre ne sont de la première jeunesse, la quarantaine passée. La façon dont ils rient, dont ils se regardent, vaguement gênés, vaguement empruntés, la façon dont ils sont habillés (la femme en tailleur sombre bleu ou noir, sous la veste duquel apparaît un chemisier jaune au col largement ouvert et remonté avec soin sur la nuque, col qu'une mèche folle, en un soupçon de coquetterie, vient agrémenter) laissent penser qu'ils ne se connaissent pas si bien qu'ils voudraient le faire croire de prime abord, qu'ils en sont encore à un degré de la relation où la séduction, les armes de la séduction comptent. L'homme ne porte pas d'alliance, pas plus que la femme☐- elle a cependant passé au petit doigt de sa main gauche un anneau assez large et, au poignet de la même main, en plus de sa montre, une gourmette, dans un souci d'élégance un peu trop visible (et sous le chemisier jaune un fin soutien-gorge de tulle noire aux broderies ivoire☐- que l'échancrure du chemisier laissera deviner pourvu qu'elle inclinât un peu le buste☐- , une culotte assortie toute de dentelle arachnéenne et, au dernier moment, aura hésité, puis renoncé à mettre des bas de peur de trahir une trop grande envie de le séduire, de lui appartenir (certes, quand il le découvrirait, la partie serait jouée, mais lui donner l'impression d'être tombé dans un guet-apens, d'avoir trop facilement remporté une joute à l'issue décidée par avance aurait pu provoquer un ultime renoncement, une ultime volte-face). Le désir de plaire est cependant évident de part et d'autre. Sans doute venus en touristes pour un week-end, quelques jours, dont la destination a été mûrement réfléchie, un lieu où il semble que rien de funeste ne puisse vous arriver, rien de désagréable ne sera susceptible de venir troubler le séjour (où il semble que rien de vraiment agréable ne puisse non plus arriver... où il semble qu'il n'arrivera rien du tout). De toute

façon, ce n'est ni le pays, ni la région qu'ils sont venus découvrir, explorer, mais eux-mêmes. Pour l'heure, on ne sait ce qu'il a pu lui raconter, quels plaisanteries, bons mots il a pu lancer, provoquant cette hilarité, cette joie manifeste. Coincée entre l'horloge, le mur et la table, il est peu probable qu'elle puisse voir dehors. La plaisanterie ne doit donc pas se rapporter à la vieille femme et aux deux enfants qui continuent à petits pas leur promenade le long du lac. Au bras gauche de la vieille femme est passé un sac noir ou plutôt un cabas informe d'où, de temps à autre, elle tire un morceau de pain qu'elle distribue à l'un ou l'autre des deux enfants ou qu'elle jette elle-même sans ardeur aux cygnes qui sont trois maintenant, majestueux et hautains. Quand lentement ils daignent s'approcher du bord, rassasiés, chaque jour, par l'abondance de nourriture de toute sorte dont les abreuvent copieusement les touristes, le jeune garçon recule vaguement inquiet de l'impressionnante dimension des oiseaux. Progressivement, encouragé par l'adolescente (sa sœur), il s'enhardit, descend les quelques marches jusqu'à la dernière où l'eau affleure, et jette à son tour un croûton de pain rassis, le plus loin possible. Rassuré par l'apparent dédain, par l'apparente indifférence des volatiles à son endroit, il les prend à plusieurs reprises pour cible, essaie de les atteindre, veillant cependant après chaque tentative à reculer suffisamment au cas où les animaux se rebifferaient, bientôt réprimandé par sa sœur "Non mais arrête tu vas leur faire mal !", en lui retenant le bras et en lui criant presque au visage. L'injonction ne paraît pas le préoccuper il ne craint pas sa sœur dont il se dégage vivement. L'arrogante placidité des bestioles ne lui plaît pas. Grand-mère regarde ce qu'il fait ! Allons arrête Antoine, dit la grand-mère d'une voix fatiguée qui trahit un manque évident de conviction. Comme justement il recommence, peut-être stimulé par l'interdiction, par une envie de provocation, d'affrontement dont sa conscience de petit mâle est déjà empreinte, et dont il ne doute pas de ressortir vainqueur, et que, par hasard, le projectile atteint l'un des cygnes à la base du cou, le faisant reculer vivement, mais sans un cri, sans un battement d'ailes, juste offusqué, outragé, la jeune fille l'admoneste, le menace : Je vais le dire à mam... Mais elle achève là sa phrase en même temps qu'elle jette un rapide regard gêné, coupable, comme si elle venait de prononcer une grossièreté, vers la vieille femme qui ne manifeste aucun signe d'agacement, de mécontentement, qui continue de regarder d'un œil absent les grands oiseaux blancs, rigides et irréels, évoluer lentement à la surface de l'eau, comme absorbée à quelque prière, supplication, guettant un heureux auspice à quoi se raccrocher, tentant de déchiffrer quelque message mystérieux venu du royaume des morts, implorant une aide, celle de son mari, de sa petite sœur, la sainte, mais en vain. D'un geste de la main, elle montre quelque chose aux enfants, droit devant eux, au-dessus du lac dont l'eau, légèrement huileuse, colorée d'irisations suspectes, où flottent fétus de paille, morceaux de bois et de polystyrène, clapote doucement contre les marches sur lesquelles ils sont descendus. Ils restent un moment immobiles à contempler la rive opposée du lac. Il fait froid et humide sous le ciel gris tandis qu'une brume lointaine nimbe progressivement l'horizon.

L'homme pense peut-être : Ça y est je l'ai fait rire c'est gagné !, conformément à une de ces maximes inscrites dans le manuel du parfait séducteur : *1- Faire rire la personne convoitée*. Une sorte de sésame. Ou peut-être même pas. Essaient ensemble de remplir au mieux le temps qui leur est imparti, lui en enfilant des plaisanteries, elle en les trouvant drôles (mais peut-être est-ce seulement l'alcool), respectant une sorte de convention, de tradition, différant seulement ce qui leur est promis, en l'attente de se retrouver seuls dans la chambre aux lits jumeaux de cet hôtel ou de l'hôtel voisin, les bagages montés, déposés à leur arrivée, ce dîner juste destiné à sauver les apparences de la respectabilité.

La grand-mère et les enfants paraissent connaître une situation identique, comme si cette promenade

au bord du lac, cette visite aux cygnes n'avait été organisée que pour pallier le désœuvrement des enfants dans cette ville étrangère où ils ne trouvent rien à faire. Ils errent un moment encore sur le rivage mais la promenade, on le sent, ne saurait durer bien longtemps. Avant peu, ils regagneront le modeste hôtel de la rue principale où ils séjournent, indifférents à l'homme et à la femme qui sortent de l'auberge.

### **Vendredi 8 février**

Ne pas se précipiter, ne pas se jeter immédiatement dehors. Patienter, prendre son temps. Observer. Ne rien omettre, ne rien laisser au hasard. Car comment savoir où cela se nichait, comment cela pouvait se déclencher ?

Tentative d'inventaire : la chambre 302 :

la hauteur sous plafond doit atteindre trois mètres, signe que le bâtiment n'est pas récent, qu'il était peut-être autrefois une de ces maisons bourgeoises construites en retrait du lac et le surplombant, lieu de villégiature pour famille aisée

au mur, la tapisserie est blanche et vierge de tout ornement (à l'exception de la page déchirée du magazine épinglée depuis hier soir face au lit, près du guéridon, et dont les lettres noires se détachent en haut de page : Au pays des horloges, le temps s'est arrêté)

deux lits jumeaux d'une personne (sans tête de lit, si bien qu'à gauche le mur est légèrement noirci au-dessus de l'oreiller) recouverts d'un lourd tissu d'ameublement blanc à motifs géométriques, losanges et chevrons beiges

deux tables de chevet en pin, deux lampes aux abat-jour jaunes et aux pieds sphériques en bois (j'ai déplacé celle du chevet gauche sur le guéridon qui me sert de table de travail)

une commode en pin surmontée d'un téléviseur noir comme on en voit dans tous les hôtels, bien que celui-ci soit posé sur le meuble et non, comme à l'accoutumée, suspendu en hauteur, à un bras articulé

un guéridon et deux chaises assorties, structure tubulaire noire avec plateau ou assise d'une teinte kaléidoscopique vert, rouge, marron, jaune

un placard encastré dans le mur, fermé par deux portes blanches dont les huisseries et les encadrements sont d'un beige rosé (celle de droite ne ferme pas complètement) abritant à droite des étagères, à gauche une penderie

devant la fenêtre, rideau en voile blanc et double-rideau rayé, dans sa longueur, de bandes inégales rouge brun, jaunes, grises, noires

moquette anthracite rase qui montre des signes d'usure au pied des deux lits

un vestibule d'entrée assez large pour contenir

un évier avec plan de travail surmonté de carreaux de faïence marron, agrémenté dessous et dessus d'une rangée d'étagères,

et plus à gauche un vide parallélépipédique, place autrefois dévolue, selon toute vraisemblance, à un réfrigérateur (une plaque à l'entrée de l'hôtel indique : CHAMBRES ET STUDIOS)

une salle d'eau, dont la porte jouxte celle du placard, avec cabine de douche, wc, bidet et armoire de toilette (à laquelle il manque la porte centrale, ce qui n'est guère pratique pour se raser, seule discordance dans la relative perfection ambiante).

Le tout dégage une atmosphère de chaleur et de calme réconfortants.

Les pleurs d'un bébé couvrent à peine l'air que diffuse la radio d'une chambre voisine.

Les chambres sont faites par deux jeunes femmes silencieuses, asiatiques aux yeux sombres et aux longs cheveux noirs qui sourient muettement avec une légère et raide inclinaison du buste quand je croise l'une ou l'autre dans les couloirs. Probablement des Philippines.

J'étais seul au petit-déjeuner tout à l'heure, dans une salle spacieuse et claire où deux tables avaient été préalablement occupées (serviette en papier bouchonnée, verre et tasse souillés, petit rectangle de beurre ouvert,...). Petit déjeuner buffet. Évidemment le fromage est suisse : de la pâte à tartiner ! Quand j'en suis revenu, la chambre était déjà faite et rangée : livres empilés dans le casier de la table de chevet, dossier bleu, revue et journal sur le guéridon, petit sac-à-dos dans la penderie, verre lavé et rangé à sa place dans l'étagère, sous l'évier, trousse de toilette non plus sur le carrelage de la salle de bain mais sur la réserve d'eau des wc, brosse à dents avec sa protection plastique et dentifrice disposés dans le verre, sur le lavabo, extrémité du papier toilette pliée en triangle pour en faciliter le déroulement, tapis de bain également plié et disposé sur le coin du bac à douche.

Maintenant l'hôtel est redevenu silencieux : ni pleurs, ni musique. A l'exception des signes sonores d'une activité ménagère : pas, heurts, bruits sourds, étouffés, dans le couloir, écoulement d'eau. Et le ronronnement obstiné de la bille grattant le papier.

L'homme de la chambre voisine, que je n'ai pas encore vu, a renvoyé la femme de ménage venue frapper à sa porte compte tenu de l'heure, 11h. Plus tard, a-t-il lancé sans même ouvrir, d'une voix exaspérée. Elle est partie, sans un mot, mais, quelques minutes après, la patronne est intervenue pour ramener l'homme à la raison : Ça fait trois fois que vous la renvoyez ! Ça suffit maintenant ! On ne peut pas repousser indéfiniment Elle a autre chose à faire. Oui, a immédiatement obtempéré l'homme d'une voix domptée, soumise. Quand elle se représente laissez-la entrer. Oui oui d'accord, a ajouté celui-ci, vaincu, avant de refermer sa porte.

Malgré le temps maussade, suis descendu à pied, plutôt qu'en métro, vers le lac, situé à environ deux kilomètres de l'hôtel, heureux de cette distance, de cette transition douce, de ce temps de préparation qui m'était imposé pour une première approche, une première confrontation, même s'il s'agissait pour l'heure de côtoyer le danger sans l'affronter vraiment, voir dans un premier temps de quoi il était capable. Voir de quoi j'étais capable.

#### Le lac.

Il ne s'est montré qu'au dernier moment, lorsque j'ai débouché sur le minuscule port de plaisance, au-delà de l'habituelle forêt de mâts, coques, pontons, jetées, qui le dissimulait presque complètement. Ai dû m'éloigner des installations portuaires, atteindre un quai, une esplanade où quelques bancs (deux !) avaient été disposés.

Enfin le lac : gris, brumeux, sans rive.

Le tête-à-tête attendu, redouté. Mes mains, mes doigts peu à peu gagnés par le froid. Tombe une sorte de crachin pénétrant. Ou est-ce seulement cette brume qui humidifie ?

Un corbeau tout près, noir, bec redoutable, insistant, juste derrière le banc sur lequel il est assis, probablement attiré par le maigre pique-nique, les froissements de papier. Un instant voudrait croire qu'il lui a été envoyé, une sorte d'émissaire chargé d'un premier contact. Il tente de chasser cette idée absurde en même temps que l'animal : Allez ça va Tire toi ! Histoire de se rassurer, puisque nulle présence humaine, personne alentour, seul sur ce banc, devant le lac gris et derrière lui une



Suis resté un long moment à feuilleter le catalogue d'une exposition de Rauschenberg, exposition que j'avais visitée à Paris l'été dernier, le travail réalisé ces dix dernières années. Une série de collages monumentaux, cinquante-deux panneaux d'environ trois mètres de hauteur et à la largeur variant de trente à cent cinquante centimètres, dont l'agencement aléatoire est modifié au gré des expositions par les douze "joueurs" censés les assembler. Une saisissante profusion d'images, de photos, de collages, d'éclaboussures, de coups de brosses rageurs. Choses vues et enregistrées, fragments solidifiés du temps ordinaire avant effritement, disparition. Coupe synchronique dans la durée capable de rendre compte même imparfaitement, même partiellement de la fragilité de l'instant : couple de dos assis sur l'herbe d'un jardin public (la robe à rayures bleues et blanches de la femme remonte haut sur sa cuisse gauche), débardeur rouge au milieu d'une flaque de goudron noir qui gicle pareil à du sang, homme (ou femme) allongé seul sur un lit, comme endormi, dont le corps se reflète dans un miroir, gondole vénitienne, pigeons à l'assaut d'une statue de femme dépoitraillée chevauchant un taureau, ROME écrit en lettres majuscules à la une d'un magazine, lapin (ou chat) en peluche près d'un sous-verre brisé, enfant au milieu de l'asphalte gris noir sur un tricycle rouge (moi), barres noires d'une grille dont les extrémités s'achèvent en volutes, courbes qui se rejoignent deux à deux et se referment sur elles-mêmes dessinant un alignement de crânes humains, pie noire au milieu d'une pelouse verte,... Et aussi : au bas d'un des panneaux, la photographie tronquée d'une vitrine où sont exposés cinq cadres - baguette métal or, métal côtelé argent, bois vernissé brun, bois vernissé clair, patiné rose - qui enferment un cliché dont seul le format diffère : le visage, légèrement incliné vers l'arrière, d'une jeune femme, la trentaine avancée, aux cheveux courts, doigts en éventail sur le menton, yeux noirs et sensuels fixant l'objectif, demi-sourire mutin aux lèvres peintes, étole blanche en tulle ou en crêpe, en tout cas d'une étoffe légère, mousseuse, qui découvre ses épaules et dégage presque entièrement son cou sur lequel pend un collier de perles. Une sorte de divinité. Au deuxième plan, un alignement de boîtes ainsi que des albums-photos reposant sur la tranche. Tout-à-fait à gauche, dans le coin de la vitrine, encadrée de gris ou de noir, la photo en noir et blanc d'un enfant aux joues rebondies qu'on a fait poser en petit monsieur : veste, chemise blanche, nœud-papillon. Il peut avoir six ou sept ans. Sur la même largeur, Rauschenberg a collé la photographie prise en plongée d'un grand cygne dont la blancheur ovale contraste avec le rectangle noir de l'eau sur lequel il semble flotter. Le panneau 18 du *Synopsis Shuffle* qui date de 1999 et mesure 290,8 x 151,1 cm, est le plus large de la série. Un sentiment immédiat de familiarité. L'impression que ces cadres-là étaient également dans la vitrine d'un papeterie situé près de la gare, que ces grilles à tête de mort ceinturaient précisément cette bâtisse d'un blanc immaculé - demeure cubique posée au centre exact d'un jardin (allées gravillonnées, pelouse) le long de l'avenue descendant vers le lac, aux pièces toutes violemment éclairées dont je pouvais apercevoir les plafonds moulurés et les murs couverts de tableaux mais sans aucune présence humaine, demeure fantomatique qu'intrigué par tant de transparente magnificence, j'avais contournée pour en découvrir le propriétaire au nom gravé sur une plaque de cuivre rutilante, celui, évidemment, d'une banque d'affaires internationales -, que ce couple était ce midi sur les gradins du port de plaisance, que cet enfant... Où était-ce ailleurs ?

Non loin de l'hôtel, un black qui sortait d'une brasserie, m'a interpellé tout sourire et, avec force clin d'œil, a proposé de m'emmener voir des femmes "Une soirée sympa Tu t'ennuieras pas !".

Je suis rentré à l'hôtel à la nuit.

Lu ce soir, la dixième confession de Jean-Jacques, une ode à Mme de Warens : "Je me levais avec le soleil, et j'étais heureux ; je me promenais, et j'étais heureux ; je voyais Maman, et j'étais heu-

reux ; je la quittais, et j'étais heureux ; je parcourais les bois, les coteaux, j'errais dans les vallons, je lisais, j'étais oisif ; je travaillais au jardin, je cueillais les fruits, j'aidais au ménage, et le bonheur me suivait partout : il n'était dans aucune chose assignable, il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un seul instant..."

### **Samedi 9 février**

Dans le train qui me conduit à la petite ville voisine, M., ville dont je ne parviens pas à écrire le nom chargé d'effroi (digne d'un de ces jeux de mot dont Lacan abusait), but de ce voyage, de cette escapade, assis en face d'une femme aux cheveux blancs et courts, la soixantaine allègre, gilet, sous-pull, pantalon, chaussures (montantes, en peau retournée) assortis dans un camaïeu de marron et d'ocre, veste de fourrure marron accrochée à la patère légèrement au-dessus d'elle. Appuyée, de biais, mais très droite et raide, au dossier du fauteuil, tournée vers la vitre, vers l'extérieur, parcourant, lunettes sur le nez, un mince fascicule dont je ne réussis pas à lire le titre ni à deviner le contenu (revue didactique ☐ communication scientifique ☐). Plongée dans sa lecture dont elle ne s'extrait que pour détailler avec soin les quelques voyageurs qui progressent dans l'allée centrale, regard en haut des lunettes, visage légèrement incliné, non pas les regardant, mais les toisant, les mesurant du regard, du même air austère qui signifie à l'autre autant la mise à distance que le dérangement subi, comme contemplant quelque spécimen étranger à son espèce. Pas la moindre ébauche de sourire. *Noli me tangere*. Et cependant une grâce, une distinction qui forcent l'admiration.

Donc dans la ville, dans cette ville, dont le nom à lui seul suffisait, suffit encore, à l'effrayer. Traquant quoi ☐ Cherchant quoi ☐ Quelque chose qui soudain viendrait le submerger, le prendre, le ressaisir : une maison, un immeuble, l'angle d'une rue, un carrefour, ... Puisque c'était là. Là qu'était tapi, enfoui, enterré le monstre.

Et aussitôt descendu du train, à peine arrivé sur la minuscule place devant la gare, étreint par une émotion inexplicable (pas seulement due à ce qu'il aperçut en premier lieu, l'enseigne surmontant la vitrine du magasin qui faisait face, en lettres découpées et lumineuses disposées sur le toit : POMPES FUNÈBRES), fragilisé soudain, esprit en éveil, sentant confusément une série de signaux s'allumer dans sa petite mécanique personnelle, l'échauffement électrique d'une lame qui commençait à vibrer, qui s'était mise en alerte. Paralysé, tétanisé, incapable d'aller plus loin, de traverser la placette, de plonger dans l'une des artères qui y débouchaient, l'appelaient, faussement calmes, faussement assoupies, un piège, un leurre pour l'attirer dans un gouffre. Obligé de reculer, de se replier dans le hall de la gare, le kiosque à journaux où son regard balaya les titres de la presse sans parvenir à en fixer aucun, alignement de mots, de signes obscurs, de photos vides de sens, hagard. Avait examiné les horaires de retour sur un immense indicateur jaune, tout en jetant de brefs coups d'œil vers l'extérieur où, semblait-il, rien ne bougeait. Les mêmes horaires évidemment que ceux qu'il avait déjà consultés à la gare de départ. Il pourrait quand il le voudrait repartir, quitter ce lieu. Tout semblait normal. De l'autre côté de la rue, les lettres lumineuses avaient perdu de leur éclat funeste. L'alerte était passée. Se lança dans la ville, mains moites et battements cardiaques plus sourds qu'à l'ordinaire.

Donc retrouver cet hôtel (Près d'une place, puisque de la chambre on pouvait voir l'ambulance qui y avait été momentanément stationnée, m'avait dit, au téléphone, ma grande sœur, Tu ne t'en souviens pas ☐ Non). L'hôtel de Savoie ☐ de la Couronne ☐ Les deux seuls envisageables non seulement en raison de leur situation géographique (l'un et l'autre situés près d'une placette qu'on pouvait en effet sans doute apercevoir, ainsi que les véhicules y stationnant, pour peu qu'on se penchât



légèrement par la fenêtre) mais également en raison de leur modeste standing. Et cependant ils me restaient étrangers, ne me procuraient aucune émotion. Aucun souvenir.

Alors l'église. Dans laquelle, les circonstances s'y prêtaient, ils étaient nécessairement entrés, dans laquelle la grand-mère les avaient nécessairement entraînés. Mais non. Rapidement examiné, l'intérieur, banal, ne lui rappelait rien. Dans le chœur, une vingtaine de fidèles en prière. Cérémonie quelconque malgré l'heure relativement matinale pour une célébration. Peut-être une cérémonie pénitentielle comme on les goûte maintenant dans l'Eglise catholique : retrouver la communion collective, la joie d'appartenir à la même famille, l'esprit des premiers chrétiens, les catacombes, l'union des persécutés, le petit nombre des initiés, des élus. A genoux, psalmodiant "Esprit Saint viens nous embraser", entrecoupé de paroles, d'intentions qu'il ne comprenait pas, là où il se trouvait, assis au bas de la nef. Le curé à genoux, imposition des mains sur la tête de chaque fidèle venant à tour de rôle s'agenouiller près de lui, accompagnée du même refrain, repris en chœur par l'assistance "Esprit Saint viens nous embraser", et comme le curé devait commencer à fatiguer, qu'il ne parvenait plus à avoir suffisamment de souffle pour prononcer les intentions, chanter, imposer les mains, se concentrer un minimum sur la tâche à accomplir, veiller au bon ordonnancement de la cérémonie, ils se mirent à chanter horriblement faux. Restait là, au spectacle, dans une atmosphère de recueillement qui lui convenait, "Pour nous donner son fils bien aimé", comprit-il, attendant un signe, un appel, une apparition, la voix de Dieu en personne (un sous-fifre aurait pu suffire. Ou elle) s'adressant à lui, puisqu'il semblait que ces choses-là advinssent de temps à autre, jusqu'à ce que la cérémonie s'achève par un bref "Ave Maria" entonné devant la statue en plâtre d'une vierge, dans l'angle gauche de la modeste église, sans que nul miracle ne se produise, qu'il quitte l'église rendue au silence, à la vacuité.

Donc une enquête. Ne recherchait ni le meurtrier (il était connu), ni les complices (j'en étais), ni les mobiles, ni la victime : seulement le lieu du crime. Des informations pouvant l'y conduire.

Avait ensuite arpenté les rues de la ville en quête d'indices, dans un sens, puis dans l'autre, les deux rues de la ville parallèles aux rives du lac, et pleines de monde ce samedi car occupées par un petit marché qui leur donnait des airs de fête, animation inaccoutumée dans une ville ordinairement assoupie, lieu de villégiatures pour retraités fortunés, calme et sans surprise, protégé des fracas du monde. Et pourtant le lieu du crime. Évitant soigneusement de s'approcher de l'eau, par une prévention inconsciente ou du moins qu'il ne s'expliquait pas vraiment, retardant le moment, l'échéance, gardant cette approche en réserve comme une carte maîtresse qu'on hésite à abattre. Puis comme si s'en approcher lui était interdit, comme s'il n'était pas de taille à s'y mesurer, pas encore, sentant de nouveau vibrer cette lamelle à l'intérieur de son petit système, encore faiblement, mais avec ténacité, le signal d'un danger qu'il ne saurait contenir, annihiler, un débordement prévisible, une expérimentation périlleuse qu'il craignait de sentir s'emballer, incontrôlable, sans recours. Le risque d'un Tchernobyl intérieur.

Avait donc une nouvelle fois préféré remettre à plus tard et rebrousser chemin, s'éloignant même du lac, retournant vers la gare, se persuadant qu'il n'avait pas tout vu, bien vu, que des détails lui avaient, à coup sûr, dans l'émotion du moment, échappé. Était entré dans la poste pour acheter des timbres, demander l'adresse du syndicat d'initiative, gagner une position de repli, se mettre à l'abri. En avait profité pour téléphoner à Anna. Gagner du temps. Sa voix rassurante. Tout allait bien oui Un temps doux Hélas ! sans neige Il pleuvait en France La vie s'organisait sans lui Des moments de liberté De légèreté imprévue.

Puis de nouveau la rue principale, la rue piétonne, que l'église à son extrémité paraissait fermer

(celle-là était le lieu du culte réformé, la plus importante de la ville, tandis que l'autre, la catholique, était tout juste visible dans l'alignement des maisons de l'autre rue), d'une architecture où se mêlaient gothique et baroque, au clocher couvert de tuiles vernissées cuivre et jaune. Avait réussi à se persuader qu'il trouverait peut-être ce qu'il cherchait (mais que cherchait-il exactement) en consultant un ouvrage de photos anciennes sur la ville, comme il en existe partout, faire revivre le passé, ne pas se couper de ses racines, comme c'était bien avant, comme on avait de la chance, fruit du travail de quelque sommité locale, quelque autodidacte féru d'histoire. Avait donc trouvé une librairie dans laquelle il espérait découvrir ce livre concernant la ville d'autrefois, celle qu'il avait connue. Et, en effet, en dénicha un, un livre de photos qui dataient d'au moins vingt ans, avec des rues plus conformes à son souvenir, c'est-à-dire pas encore revisitées par l'urbanisme de rigueur : les rues possédaient encore des trottoirs, étaient remplies de voiture, et les lampadaires étaient reliés par des fils électriques. Ou plus exactement, des rues plus conformes, non pas à ses souvenirs, mais aux lambeaux de souvenirs que ces photos circonscrivaient, cernaient. "Près d'une place, puisque de la chambre on pouvait voir l'ambulance qui y avait été momentanément stationnée..." Et la circulation automobile qui avait impressionné l'enfant que j'étais. Mais aucune évidence, aucun "Mais oui... mais c'est bien sûr !" — cette phrase magique du commissaire Bourrel qui allait enfin élucider l'énigme, qui l'élucidait en tout cas chaque samedi soir de ces années-là au milieu des odeurs de shampooing et de savonnette consécutives à la douche hebdomadaire. Juste, cependant, une inexplicable remontée d'enfance devant une vue en noir et blanc du château et de ses jardins légèrement en pente. Cette pente-là, cette pelouse-là que je ne pouvais m'imaginer qu'occupée par des jardiniers municipaux. Un éclair sorti du néant. Puis plus rien.

Donc, à bout d'hésitations, de tergiversations, s'était résolu à pousser jusqu'au lac. Il avait surgi lentement, gris et hostile, entre le casino et une bâtisse début de siècle, avant de s'imposer tout à fait, d'étaler sa masse liquide devant ses yeux, de les remplir, de s'y installer. Sans rive, en raison de la brume persistante, et malgré l'heure, le milieu de la journée, mais surmonté, loin au fond, de sommets alpins enneigés, majestueux, imposants. Il se souvenait parfaitement de ça aussi : cette montagne lointaine qui émergeait au-dessus d'une écharpe cotonneuse et grise de nuages et qu'on (qui le grand-mère le père) lui avait signalé être le Mont-Blanc, cette montagne mythique du livre de géographie. Et les même canards noirs qu'hier, certains aux bandes alaires blanches, d'autres avec un rectangle blanc au-dessus du bec, et quelques mouettes, mais pas de cygne. Du moins à son arrivée, avant qu'il ne se décide à s'asseoir sur un de ces bancs vacants disposés, là également, face au lac, tandis qu'une lueur semblait vouloir déchirer la masse nuageuse, commençait à l'éclairer de l'intérieur. En même temps que les premiers rayons du soleil, un cygne au plumage marron, comme charbonné, un jeune donc, était apparu, était venu se montrer, se pavaner sous le ponton, sur sa gauche.

Donc n'avait eu ni l'envie, ni la force, de faire autre chose que de s'asseoir sur un banc

et de rester là

songeur,

contemplatif,

face à lui,

un tête à tête silencieux.

Passant sur l'étroite promenade, messagère pressée, une jeune femme en rollers, mobile à la main, lui avait adressé, avant de disparaître, un joli sourire ainsi qu'un petit signe de tête compréhensif, manifestant à son encontre une sorte de complicité gênée, comme s'excusant de le déranger, de troubler sa méditation, de brouiller un instant l'eau des souvenirs.



A l'exception des cris intermittents des canards et avant que les mouettes ne se déchaînent, ne se houspillent dans un déferlement inattendu, inexplicable, de cris, un vacarme ininterrompu, ponctué d'envols, de poursuites, d'amerrissages furibonds, courroucés.

Et, le silence.

Dans cette lumière

calme.

Ne sait pas exactement combien de temps il est resté là, ni quand la brume nuageuse s'est évanouie, pour laisser la place au soleil, ni ce qui l'a poussé à se mettre en mouvement, à parcourir le sentier qui borde le lac, d'abord vers l'ouest, dans la direction de la lumière. Une poule d'eau patauge sur l'appareil de blocs, de rocs destinés à retarder l'érosion des rives. A travers l'eau limpide, transparente, les trois ergots de ses pattes ressemblent à des plumes rayées blanc, gris et noir, irréelles.

Le lac n'est pas si grand, ni les montagnes si hautes que dans son souvenir. Question d'âge, de taille. Est devenu presque inoffensif. Non plus cet ogre capable de tout engloutir, cette masse liquide grise dont les rives montagneuses paraissent les lèvres ouvertes de la bouche qui allait l'avaler dans un souffle, et les obscures vagues nuageuses venues du fond de l'horizon l'annonce tangible de cette menace, ses prémices. Qu'une eau calme maintenant, étale, comme fatiguée, lasse, à jamais assoupie comme tout semble l'être ici. Et le nom même de la petite ville, terrifiant, fatal, imprononçable, ne résonnait plus tout à fait à ses oreilles comme une condamnation, l'annonce du châtement, ne contenait plus ces sonorités lugubres, funestes, à peine un soupir.

Après le petit port que deux jetées miniatures (aux extrémités curieusement flanquées d'un clocheton) protègent et l'inévitable club de voile ou d'aviron, le quai débouche sur une sorte de jardin public désert avec allées, bancs, espace de jeux, fontaines. A l'extrémité des jardins, une vasque, où ne coule plus aucune eau, est surmontée d'une statue en bronze d'un enfant nu, à genoux, occupé, depuis plus de trente-cinq ans, à terrasser les serpents envoyés par la femme de son père pour le tuer, main droite levée au-dessus de sa tête, serrant le cou du redoutable reptile enroulé autour de son bras.

Un cygne s'est approché dans l'espoir sans doute d'obtenir quelque morceau de pain. Me suis fait un plaisir d'avancer près du bord, de le narguer, Tu n'auras rien de moi. Je le toisais, le dominais, inexplicablement heureux. Lui jeter une pierre mais il n'y en avait pas. Casse-toi ! La bestiole n'a pas insisté, s'est rapidement éloignée. J'avais gagné avec le sentiment du devoir accompli.

Arrivé à une extrémité du sentier, ce qui semblait être une extrémité, une courbe qui s'éloignait des bords immédiats du lac pour gagner une aire de jeux, des installations sportives, ai dû rebrousser chemin, vers l'est donc cette fois, dépassant l'Hercule toujours immobile dans la vasque à se débattre avec les serpents, le club d'aviron, le petit port, la jetée de bois ensoleillée, puis le bourg, l'alignement des maisons cossues le long de la promenade, un autre minuscule port de plaisance, et de nouveau des pelouses, des arbres défeuillés, une aire de jeux, exactement à l'opposé : rien ne m'échapperait, ne me résisterait, résolu à arpenter la ville en tout sens, à ne rien laisser au hasard. Jusqu'à trouver un autre banc où, fatigué, je me suis arrêté.

Les rayons du soleil trouent maintenant les nuages en une lueur voilée d'un jaune pâle, dispensant une tiédeur sous laquelle persiste une fraîcheur sensible.

Est-ce ça la douceur de vivre□

Ce calme.                      Cette quiétude.                      Cette absence au monde.  
Cet                      arrêt                      du                      temps.  
Pensant :                      Je suis bien,                      là.

Une atmosphère de calme et de sérénité qui emporte tout.

Pris d'une émotion au bord du cœur,                      des lèvres.

Surgies de nulle part, matérialisées soudain devant lui, deux femmes, à l'allure immédiatement identifiable□- elles se ressemblent toutes quel que soit le pays : les mêmes cheveux gris soigneusement peignés, les mêmes manteaux ou gilets gris bleu, gris vert ou gris, les mêmes jupes sous le genou□-, l'abordent pour lui offrir une revue grise. Il ne leur laisse pas le temps d'achever, les remercie. Vous ne croyez pas en Dieu alors□, prononcé avec l'accent traînant d'ici. Non je suis plutôt matérialiste. Pourtant il y a bien quelqu'un qui a créé tout ça, dit l'une en montrant justement le lac, les montagnes, d'une rotation du bras vers l'arrière. Vous avez le droit d'y croire je ne vous en empêche pas Si ça vous rassure ! Il répète ce dernier élément de la phrase deux fois, Si ça vous rassure !, dans une intention provocatrice susceptible de les déstabiliser mais aucune ne relève. Dieu nous a laissés libres, dit l'une, Donc aussi de ne pas croire en lui, rétorque l'autre. Il manque s'engouffrer dans le piège tendu. Mais n'a pas de temps à perdre à ça. Il se ferme, sort le carnet sur lequel il écrit, montre ses intentions studieuses. Elles prennent congé poliment, Au revoir Bonne journée, sans insister davantage, le paquet de revues sous le bras.

L'heure est belle et douce  
La surface du lac grise vers l'est  
d'un blanc jaunâtre vers l'ouest.

Suis-je mort ici□

Ou bien                      né                      de nouveau,  
à une autre vie,  
à une deuxième vie  
qui ne m'était pas promise□  
et qui m'a rendu heureux□

Un minuscule bateau rentre au moteur. Ce matin, au marché, sur le banc d'un poissonnier, une ardoise□poissons du lac. J'ai oublié d'en demander le nom. Quand je suis passé il n'y avait plus sur l'étal que des filets à la chair blanche. Qu'il puisse y avoir ici des pêcheurs professionnels, une activité organisée, et, pourquoi pas□, une criée, tient pour moi du gag tant ce lac reste dans mon esprit seulement l'élément d'un décor, au même titre que le château ou les montagnes aux cimes enneigées, destiné à divertir les riches populations locales.

Là comme ailleurs, une meute de chiens de toutes tailles et de toutes races, tenus en laisse par leur

propriétaire, mais nulle crotte le long de la promenade car consciencieusement ramassée dans des petits sacs marron destinés à cet effet.

L'impossibilité de partir,

l'irrationnel désir de rester,  
ne plus quitter ce lieu.  
Se laisser submerger.

Comme obligé de couper, de trancher.

Donc ce moment attendu, souhaité, ce retour aux sources, comme une impossibilité enfin exorcisée, un tabou brisé, allait s'achever. Ne parvenait pas à se lever, à s'arracher du banc sur lequel il était encore assis face à l'eau plate du lac, comme éternellement plate. Narcisse se mirant dans l'eau avant d'y sombrer.

Était-ce terminé☐

Avais cherché le lieu du drame comme l'extrémité du fil au milieu de l'écheveau emmêlé, un fil capable de me faire remonter le temps, de remonter jusqu'à elle.

Car elle était là

partout

nulle part

qui me retenait à elle,  
m'empêchait de partir.

Au pays des horloges, le temps s'est arrêté.

Le soleil a de nouveau disparu derrière la nuée

l'atmosphère s'est brusquement refroidie

à la tiédeur s'est substituée une humidité pénétrante, le souffle des eaux.

S'était levé à contre-cœur, avait repris le chemin vers le bourg, la gare, croisant nombre de couples, de personnes âgées, de jeunes femmes roulant des poussettes, et, dans une courbe du lac, à deux pas du centre, des hôtels, avaient surgi ces quelques marches qui descendaient dans l'eau et devant lesquels il avait marqué un arrêt. Les mêmes marches exactement, précisément, où les deux enfants et la grand-mère se trouvaient trente-cinq ans plus tôt, où ils se postaient, étaient venus se poster pour donner à manger aux cygnes. Sans les pontons et les quelques bateaux qui maintenant y étaient amarrés, lesquels avaient rendu l'endroit méconnaissable. Pourtant☐ces marches-là où ils venaient tromper l'ennui, dissiper l'angoisse d'attendre l'inéluctable. Devant lesquelles il s'arrêta. Fouilla sa mémoire. En vain. Agrémenté des mêmes canards, endormis cette fois, tête sous l'aile.

Donc cet unique souvenir : cette promenade au bord du lac où ils avaient jeté du pain aux cygnes. Egalement de façon plus vague, celui d'une intense circulation dans une ville, peut-être Lausanne, car il se revoit dans une rue, au bas d'une pente. Rien d'autre. Ou des mots : M., pharmacie, morgue, certificat de décès, autopsie, pompes funèbres. Dont les lettres se découpaient au-dessus de la vitrine, de l'autre côté du petit parking de la gare.

Et ce rêve, goutte de vinaigre sur le sucre de l'enfance... Qui avait hanté ses nuits combien de fois☐... La mère est là, de nouveau là, revenue de l'hôpital, alitée dans la pièce voisine, souffrante, juste souffrante, et fragile, comme entourée encore d'une ombre inquiétante, vaguement menaçante,

celle d'une maladie mystérieuse, mais là, là, visage éclairé d'un sourire bienveillant. Vivante. Affaiblie, mais vivante. Impalpable, mais vivante. Comme avant. Juste un rêve d'enfance apaisant qui, au réveil, laissait dans la bouche un goût aigre.

C'était fini donc, allait quitter ce lieu définitivement, perdre toute chance de trouver ce qu'il était venu chercher. Ou plus exactement perdre toute chance de savoir ce qu'il était venu chercher. Mais sain et sauf, ayant conjuré le sort, la malédiction de la ville funeste, au point de pouvoir désormais écrire, prononcer des mots jusque là interdits, bannis de son vocabulaire : Suisse, Léman.

Au retour, par la fenêtre du train tout juste sorti de la gare, transpercé par la vision d'un petit bâtiment crépi de jaune dans lequel un instant, un bref instant, il croit reconnaître la conformation de l'hôpital où on avait transporté sa mère, et, plus précisément, l'angle du bâtiment et la courette où il avait attendu, où on lui avait dit d'attendre—le souvenir d'une attente sous un température étouffante, un temps d'orage, sans soleil—, tandis que le reste de la famille entrait à tour de rôle dans ce bâtiment qu'on appelait la morgue— ce mot ne signifiait rien pour lui, recélait quelque chose d'abstrait, un service de l'hôpital, rien de plus. Cependant, trente cinq ans plus tôt, une ville de cette taille ne devait pas disposer d'hôpital. Cette scène se sera sans doute déroulée à l'hôpital de Lausanne. Aller y faire un tour.

De nouveau dans la ville où il avait pu compter une proportion incongrue et non négligeable (respectivement trois et cinq) de

- femmes en pantalon, manteau de fourrure et chaussures vernies, lunettes noires sur les yeux, bras chargés de volumineux achats, immobiles à l'angle d'une rue, dans l'attente sans doute de la limousine et du chauffeur en livrée

- jeunes femmes, surf sous le bras ou skis sur l'épaule, déambulant aux alentours de la gare, au milieu des citadins en tee-shirt.

Personne ici ne semble pressé. On circule partout, sur les routes et les trottoirs, à vitesse modérée, comme si rien ne méritait, ne justifiait qu'on se pressât.

Chargées d'odeurs de bétail et de crottin, de râpes et de fermentation, les ruelles, chauffées par le soleil de l'été finissant (l'air est gorgé d'humidité, pareil à un fruit mûr, trop mûr, prêt à tomber), sont à peine enfiévrées par l'animation de la foire mensuelle. Le père a arrêté la charrette à bras devant la porte cochère du charbonnier non sans lui en avoir demandé au préalable la permission (et, juste avant de partir, comme à l'accoutumée, il frappera à la fenêtre à gauche de la porte et priera la femme du charbonnier d'accepter, en guise de droit de place, quelques légumes— cette fois—un chou, une salade, quatre tomates et six pommes) avec l'intention de vendre une partie de sa récolte : quatre cageots contenant grappes de raisins, pommes, poires, tomates, citrouilles, salades, choux. Il n'y a guère de monde ce jeudi-là de septembre et encore moins d'acheteurs. Parce qu'aux raisons habituelles (les uns cultivent leur lopin de terre, tentent de subvenir à leurs propres besoins, ne dépensent qu'avec parcimonie, les autres répugnent à commercer avec leurs proches de peur que la faveur accordée à l'un ne soit perçue comme un déni par l'autre, et choisissent plutôt de s'approvisionner au village voisin, en plus des petites jalousies entretenues, des petites rivalités, des petits règlements de compte, des petites haines, des petits différends jamais résolus— et sans compter les rumeurs funestes, alarmistes concernant l'avenir qui ne poussent guère à la dépense) s'ajoute le début des vendanges. A défaut de vendre, de rentabiliser la matinée, le maraîcher nouvellement installé dans le pays tient sans doute à tisser ainsi des liens, à prendre des nouvelles des uns et des autres, à

se faire accepter d'une population méfiante. Peut-être espère-t-il également prendre langue avec quelque grossiste, revendeur, capable d'écouler la maigre production vers la ville, et s'acquitter ainsi du fermage et du prix des semences, en plus de nourrir sa petite famille, même réduite à trois membres depuis que les deux aînées de douze et treize ans ont été placées presque simultanément, l'une dans un café, l'autre dans une charcuterie. Reste la dernière qui a donc encore trois ou quatre ans de relative insouciance devant elle. Le tiers de sa vie se sera alors écoulé. Elle a accompagné ses parents et joue sur la place avec deux enfants de son âge entre les étals des marchands, sous le regard sourcilleux de la mère qui ne veut pas qu'elle s'éloigne, qu'elle puisse se faire remarquer par quelque action réprimandable (la mère, enveloppée dans une blouse noire informe, n'a pas quarante ans mais en paraît dix de plus, les cheveux déjà blancs, prématurément vieillie comme ceux de sa condition à cette époque-là). Donc le lui dit : Reste-là J' veux pas que t'aille traîner là-bas. Obéissante, la fillette vient se poster près de la charrette, tourne autour, s'ennuie, air boudeur jusqu'à ce qu'elle aperçoive, allongé dans la poussière du trottoir et distraitement occupé à un brin de toilette, un jeune chat blanc et noir à l'air particulièrement civilisé. A peine le caresse-t-elle qu'il émet un ronronnement satisfait en clignant des yeux dans le soleil de midi. C'est la fin du marché. Il se lève, s'étire, se frotte aux chaussettes blanches de la fillette puis contre l'angle de la porte cochère, queue dressée et frémissante, revient buter du front contre les jambes de l'enfant qui s'accroupit, le caresse à nouveau. Sa mère la met en garde : Fais attention tu vas te salir. Elle le prend dans ses bras, se relève. Regarde il est mignon. Il va te griffer. Le chat ronronne de plus belle, frotte son museau humide dans le cou de la fillette, contre son menton, la langue râpeuse lui arrachant quelques exclamations de délicieux dégoût, de frissons énamourés. L'animal trépigne de contentement, de plaisir, contre la poitrine de l'enfant, enfonçant doucement et consciencieusement ses griffes dans le sarrau rose et blanc, étrenné pour l'occasion. Mais elle ne les sent pas, du moins ne s'en plaint pas. Quand survient un photographe ambulant qui se propose de les photographier (Allez il fait beau Ça vous fera un joli souvenir avec la petite), le père ne se fait pas longtemps prier devant la muette supplication de sa fille ravie de poser avec le petit chat et malgré la moue désapprobatrice de sa femme (le père lui-même pas fâché de pouvoir immortaliser sa toute nouvelle condition, plus avantageuse que celle de simple jardinier). Pendant que l'homme se prépare (Attendez voir quelques minutes Ça sera pas long...), dispose l'appareil à bonne distance, le père échafaude à la hâte sur le plateau de la charrette une modeste pyramide de légumes au sommet de laquelle trône une citrouille surmontée d'une tomate. Au moment où le photographe est prêt — point fait sur le cagette de pommes rouges et luisantes au centre, laissant malheureusement dans un léger flou la base de l'audacieuse pyramide plus à gauche —, la petite famille en place (la mère à droite, le père au centre, tous deux derrière la charrette, la fillette intimidée et souriante, devant et à gauche, appuyée contre la roue qui lui arrive à hauteur d'omoplates, tenant le jeune chat dans ses bras), au moment où le photographe presse la poire du déclencheur, le chat s'enfuit, tente de s'enfuir, d'échapper aux mains un peu trop pressantes, attentionnées, qui le retiennent prisonnier, repoussant de toute la force de ses jeunes pattes le buste de l'enfant qui cette fois crie plus de déception que de douleur, sentant l'animal glisser entre ses bras. Cet air contrarié, visage penché (et non orienté vers l'appareil) sur le chat qui tente de fuir, donnera au cliché cet aspect étonnamment vivant, naturel, débarrassé de toute solennité que la posture figée de ses parents, raides, visages fermés fixant l'objectif, ne préparait pas, tandis que la fillette sera floue dans le coin inférieur gauche du cliché, ses traits brouillés, esquissant cette moue renfrognée, dépitée qu'on retrouvera, trente-cinq ans plus tard, sur une autre photo, altérant le visage de la plus jeune de ses filles.



Celle du marché était la seule que j'avais désiré posséder, photo autrefois subtilisée à ma grand-mère et jalousement gardée, refusant les autres et particulièrement celle qui avait été, plus tard, distribuée en nombre aux membres de la famille — l'agrandissement flou d'une photo médiocre, la dernière qui avait été prise d'elle au mois de juin de cette année-là, cheveux apprêtés, visage bouffi, sourire flottant, crispé, vêtue d'une robe bleue à pois blancs achetée à l'occasion d'une cérémonie quelconque (mariage, communion...) et qu'elle ne remettrait jamais —, photo que je n'aimais pas car elle m'y était étrangère, je ne la reconnaissais pas, je ne la reconnaissais plus, préférant l'insouciant fillette au chat, l'image superficielle du bonheur familial, malgré la menace qui y était inscrite en filigrane, celle d'une vie promise qu'on allait prématurément abattre. Ce cliché-là avait sans doute contribué à fixer en moi l'idée de destin, de fatum, qui s'accordait tellement bien avec les préceptes inculqués par la religion catholique dont le dieu régnait sur nos existences, rien d'autre à faire donc qu'attendre et subir puisque tout était déjà inscrit, décidé, que les comptes se régleraient plus tard, là-haut, d'où, peut-être, cette terreur d'une prochaine fin du monde qui avait hanté mon adolescence, et il avait fallu la politique, la fac — et l'inoubliable phrase du "Baudelaire" de Sartre — *Le choix libre que l'homme fait de soi-même s'identifie absolument avec ce qu'on appelle sa destinée* — pour que se déchire le voile qui me tenait aveugle.

### **Dimanche 10 février**

De nouveau seul dans la salle du petit-déjeuner ce matin.

Tentative d'inventaire (2) : la salle à manger :

est composée de deux pièces, une dizaine de tables de tailles diverses sur lesquelles ont été disposés un, deux, ou trois déjeuners, tasse et soucoupe (ce matin, sur deux tables différentes : une tasse souillée, une assiette où s'empilent papier de beurre, godet éventré de confiture, pot de yaourt, serviette en papier froissée, un verre dont le fond s'orne d'une auréole orange)

au centre de la pièce, une longue table rectangulaire avec les différents éléments du petit déjeuner-buffet (confiture en godets, plaquettes de 25g de beurre, fromage à tartiner, jatte de céréales, pot de lait froid et de jus d'orange, verres, corbeilles de pain — du blanc et du noir, le pain allemand dont raffole Anna : il faudra que je lui en rapporte) et de croissants, pile d'assiettes et de serviettes rectangulaires blanches en papier)

poussée contre le mur, à droite de la porte d'entrée, une table où reste allumée une cafetière pleine, et sur laquelle reposent deux thermos métalliques, l'une pour le lait, l'autre pour l'eau un poste de radio (diffusant en sourdine de la musique de variétés à peu près supportables) disposé sur le manteau en marbre noir d'une cheminée qui semble ne plus servir, simple élément du décor

chaises aux tubulures métalliques chromées, assise et dossier de bois clair tressé et ajouré nappes en drap ocre jaune soigneusement recouvertes d'un fin film de plastique transparent sur chacune des tables : un petit bouquet de fleurs artificielles (fleurs des prés (ancolies) jaunes, roses oranges, feuilles d'hortensias), un canard (un cygne) d'osier brun au ventre creux dans lequel sont empilées des cigarettes de sucre

murs blancs où sont accrochées

de part et d'autre de la fenêtre donnant sur la rue, deux paires de patins à glaces d'autrefois (une d'homme, l'autre de femme) qui ressemblent davantage à des souliers sur lesquels on a fixé les lames qu'à des chaussures de sport,

en face, une faux, un râteau, un fléau aux manches vaguement guillochés, travaillés à la pyrogravure, à la taille ridiculement réduite, éléments de décoration, de part et d'autre de la cheminée, une monumentale paire de skis en bois clair, comme directement taillée dans une planche avec de grossières fixations et d'immenses bâtons qui permettaient de se déplacer dans la neige au moyen de cette technique particulière (pour nous amuser, nous l'avions expérimentée une année avec Anna en Ardèche quand nous allions skier. Comment appelle-t-on déjà cet ancêtre du ski❑... son nom se termine en "...mark"... Lise s'y trouvait-elle cette année-là❑)

en face, une paire de raquettes rudimentaires en bois et toile

sur les tables les plus éloignées des fenêtres, une lampe à abat-jour jaune et pied droit en pin support circulaire de trois spots au plafond.

L'impression de séjourner dans un hôtel fantôme. Depuis mon arrivée, je n'ai croisé que deux hommes : l'un, hier matin au petit-déjeuner, la trentaine, plutôt des allures d'ouvrier que de cadres-sup., qui partait comme j'arrivais ; un autre, ce matin, accoudé au comptoir de l'hôtel, même profil, et entrevu un troisième, de dos, dans la cabine téléphonique de l'hôtel. A l'exclusion des deux femmes de ménage et de la réceptionniste, personne d'autre. Sinon des bruits : pas, craquements du parquet, ouverture et fermeture de porte, écoulements de chasse d'eau, musique orientale tonitruante aux accents européens (turque selon toute vraisemblance), éclats de voix parvenant par la bouche d'aération de la salle-de-bain.

Malgré le temps incertain, suis monté à pied, au château de l'Hermitage, où se tenait une exposition d'œuvres de Giacometti. La réceptionniste m'a indiqué un chemin qui, je l'ai compris à un geste de sa main, serpentait dans le modeste parc du château. Par là c'est beaucoup plus joli, m'a-t-elle précisé. J'ai eu quelques difficultés, une hésitation à trouver le début du sentier à un endroit où la route formait une fourche. Ai interrogé une jeune femme qui portait un bébé attaché sur son ventre : Oui par là vous pouvez vous rendre à l'Hermitage C'est beaucoup plus joli. Cette répétition, les mêmes mots exactement, m'a rendu les Suisses sympathiques de privilégier la beauté à la rapidité ou à la commodité.

Le sentier, couvert de copeaux de bois, de morceaux d'écorce rouge brun, montait raide entre les arbres. Progressivement, le lac est apparu dans mon dos, au pied de la ville, une extrémité du lac, du moins ce qui semblait, de là où je le voyais, une extrémité, impression évidemment contredite par la géographie. Il ne possédait plus rien du souvenir que j'en avais gardé : une surface liquide immense, pareille à une mer dont les vagues écumeuses venaient se briser contre les marches sur lesquelles nous nous tenions dans le but de nourrir les cygnes. A mi-pente, j'ai tenté de prendre une photo de l'infime portion de lac enserrée entre la ville et les montagnes, oubliant qu'en haut le paysage offrirait une vue plus dégagée, m'agrippant d'une main au tronc d'un arbre, de l'autre tenant l'appareil, manquant dévaler la pente dont le sol était meuble, composé de feuilles et de broussailles qui ont soudain cédé sous mes pieds. Sans conséquence heureusement. Qui se serait soucié de moi❑ Dans quelques semaines, on aurait retrouvé mon corps décomposé au bas de la pente, parmi les feuilles et les végétaux.

L'Hermitage est davantage une grosse bâtisse bourgeoise qu'un château, idéalement située au sommet d'une colline qui domine la ville, parquet marqueté et baies ouvrant sur le parc, face au lac.

Bel ensemble de dessins, de peintures et de sculptures qui se répondent, se complètent. Ces dernières pareilles à des silhouettes funéraires des collines toscanes, les *Thyrrhena sigilla* étrusques. Bouddha amaigries, évanescents, figures mythologiques, totémiques. Visages tels des pointes de

flèche acérées, des silex taillés, des couteaux d'obsidienne. Humains au bord de la destruction, de la disparition. Silhouettes à la présence spectrale. Comme tout juste sorties des camps. *"Il faudrait pouvoir arriver à saisir dans une sculpture et la tête et le corps et la terre sur laquelle il repose et en même temps on aurait l'espace et la possibilité de mettre tout ce qu'on veut dedans"*. Et encore  $\square$  *"Vous ne copiez jamais le verre sur la table, vous copiez le résidu d'une vision. Lorsque je regarde le verre, de sa forme, de sa couleur, il ne me parvient à chaque regard qu'une toute petite chose très difficile à déterminer qui peut se traduire par un tout petit trait, par une toute petite tache, chaque fois que je regarde le verre il a l'air de se refaire, c'est-à-dire que sa réalité devient douteuse."* Portraits "baconiens" de Diego, le frère. Sur un dessin, portrait esquissé d'une femme à demi-dévêtue et à la mine boudeuse, sont tracés quelques mots d'une écriture pressée : *"Il est très tard, je dois partir, je dois rentrer vite"*. A la place de ce dernier mot, il lit d'abord : *"...viens"*, avec le sentiment que ces mots sont prononcés par la femme elle-même. Cette phrase ainsi rédigée le trouble, dans la contradiction du désir qu'elle manifeste. Ou dans sa soumission au désir. Lise. Je pense au corps de Lise. Non à une partie de son corps, mais à elle comme corps. Une pulsion, irrépressible, sauvage, violente. Son corps offert, soumis. Son silence consentant, *"...viens"*. Comme si elle ne s'appartenait pas. Depuis combien de temps sans nouvelle  $\square$  J'attends sans impatience qu'elle se manifeste. Je m'imagine qu'il en est de même pour elle. Qu'elle est aussi dans cette attente. Qu'elle me reviendra. Pourtant je ne l'aime pas. Reste plusieurs minutes devant la peinture "Diego assis à lire le journal" où les lignes, les coups de pinceaux se superposent, se croisent, s'emmêlent, sans recouvrir totalement la toile et créent un foisonnement d'où le sujet paraît n'émerger que par hasard, derrière les formes et les tons ocre, gris, blanc, marron. Remarque une femme, courts cheveux roux, pull parme, pantalon de cuir et blouson sous le bras, qui le précède tout au long de la visite. Leurs regards se croisent, leurs corps se frôlent. Sourire. Il la perd. La retrouve en arrêt devant une toile, un dessin au crayon, où elle semble l'attendre. Viens se poster à ses côtés, elle part, nouvel effleurement. *"Isabel couchée"* : elle est nue, comme allongée sur un invisible lit, et on ne voit dans la longueur du dessin que les fesses et les jambes (peut-être légèrement pliées) du modèle, corps cassé à quatre-vingt-dix degrés, son buste à peine visible à cause de la perspective, juste, au-delà du bassin, le haut de l'épaule et le visage qui semble tourné vers le dessinateur, tête reposant sur la main comme si elle lisait  $\square$  devant l'étal du poissonnier, monceaux de cadavres odorants, il dit : Tu as vu la tête des Saint-Pierre  $\square$  C'est hideux ! Et elle qui ne lui répond pas, regard balayant l'étal, indifférent, comme si elle ne l'avait pas entendu, la sentant seulement s'appuyer davantage sur son bras, se blottir contre lui, approcher son visage de son oreille et sans doute se hissant légèrement sur la pointe des pieds qui l'oblige à se baisser vers elle, s'attendant à sentir ses lèvres tièdes dans son cou au lieu de quoi elle susurre : C'est quand que tu me baises  $\square$  Et plus tard, dans l'après-midi se collant à lui, son corps plaqué contre lui, une main passée derrière sa nuque : Tu travailleras plus tard ! Ou bien : Aide-moi à trouver l'inspiration..., commençant à lui caresser le sexe, les fesses, puis lui prenant la main et la posant sur sa poitrine, son sein droit dont il sent la pointe dressée, érigée, tendue, dure...  $\square$  La femme au lainage parme n'est plus dans la salle, non plus que dans la suivante. Au bout du couloir du troisième étage, une porte entrouverte sur un salon, sofa et fauteuils de velours bleu, où est accrochée une galerie de portraits, la lignée des propriétaires actuels du château. Elle s'y trouve, appuyée au bras d'un homme qui semble plus vieux qu'elle. Nouveau sourire espiègle. Il sort. Dans le couloir du rez-de-chaussée, photos de Giacometti dans son atelier  $\square$  sur l'une d'elles, on le voit travaillant l'argile, en veste, chemise et cravate (dans son dos, au sommet d'une colonne, d'un socle, dort un chat noir).

Dans la galerie vitrée donnant sur les jardins et le lac embrumé, ont été installés des fauteuils et cinq tables sur lesquelles le catalogue de l'expo a été fixé au moyen d'une chaîne. Reste là une heure à lire et à écrire. Enlever, toujours enlever, dit Giacometti, réduire, au point d'être dans l'impossibilité de représenter "grandeur nature", seulement ces figures allongées, filiformes. L'incapacité à rendre sa perception de la réalité. L'insatisfaction, l'échec, inhérents à l'œuvre d'art, et habité de la nécessité de malgré tout continuer. Comme Beckett.

Puis,                    dehors,                    le parc du château,                    un banc.

Dans mon dos,                    les œuvres de Giacometti,  
leur stimulante vibration.

Le lac,                    l'art.  
Le lac, l'art.

Sous le ciel plombé, le lac pareil à une étroite plaque grise menacée par la ville, ses maisons, ses immeubles qui se bousculent sur les rives. A l'arrière-plan, les Alpes, enneigées sur leur tiers supérieur, le dominant.

Le lac n'existe plus.  
Juste la ville et les montagnes  
entre lesquelles il parvient tant bien que mal à se glisser,  
à se frayer un chemin.

Les cimes s'encombrent progressivement de nuages tandis que la surface du lac est maintenant entièrement dégagée. Il tombe un petit crachin soyeux qui imprègne à petits points le carnet sur lequel j'écris.

Le cri des corbeaux.

Soudain,  
à travers les arbres, le centre du lac s'embrace  
métal en fusion  
deux disques allongés  
étincelants

Il pleut.

Revenu à la chambre, à travers les rues désertes, pour écrire. Un bruit musical assourdissant mais indistinct, m'a fait craindre qu'un voisin ait trop poussé le volume de son téléviseur, avant de comprendre qu'il s'agissait simplement des cloches d'une église voisine (Saint-Laurent ☐ la cathédrale ☐) annonçant à toute volée un office religieux en cette fin de dimanche après-midi.

Et tout ce que je fais ici quand je n'écris pas, quand je ne lis pas, quand je ne vais pas au lac : la télévision, le zapping incessant sur les trente-cinq chaînes, les émissions sportives, Euro-sports : la coupe Davis, le foot, les J.O. Ce soir, quand j'ai arrêté le défilement des images, ai vu mon reflet dans le noir sombre de l'écran, assis sur le bord du lit, jambes croisées, télécommande à la main dirigée vers le téléviseur, tendu, attentif, comme s'il pouvait arriver quoi que ce soit, surgir quoi que ce soit de l'avalanche de lueurs et de sons qui en sortaient, d'une concentration apparente qui m'a fait

honte, pitoyable et seul.

### **Lundi 11 février**

Au premier étage de l'hôtel, une série de studios est occupée par des locataires dont les noms ont une consonance d'Europe centrale, allemande ou juive. La liste des occupants figure au palier du premier étage, près d'un téléphone mural noir, à cadran, d'un autre âge. Cela explique sans doute la présence, dans le hall de l'hôtel, ce matin, de deux petits vieux décrépits (démarche fragile, dos voûté, chapeau, imper mastic informe, cabas) qui échangeaient avec la réceptionniste à propos de leur santé défaillante. Voilà pourquoi également flottent dans l'escalier des odeurs récurrentes de cuisine.

Entraperçu, tandis que je déjeunais, une jeune femme brune en pyjama rose, sortant d'un couloir sur la porte duquel est inscrit "Privé - Private - Privato", apparemment surprise de me découvrir là. Est revenue quelques minutes plus tard, s'est attardée, me semble-t-il, pour refermer la porte qui me faisait face, prenant le temps de me détailler, de me saluer d'un agréable sourire. "Figure debout" : dessin d'un corps nu et lisse, debout, appuyé dans le coin saillant d'un mur, bras repliés au-dessus de la tête qui dégagent et enflent légèrement sa poitrine. Offerte. Lise, assise sur le canapé, chemisier à demi-ouvert sur ses seins nus, lourds, trop lourds, aréoles visibles sous l'étoffe, attendant que je me décide. Je sais qu'elle n'esquissera pas un geste.

Un pigeon, cou violet et vert scintillant, gorge gonflée, est venu se poser sur le garde-fou de la fenêtre ouverte, une brindille au bec. M'a regardé, intrigué, de son œil rond et marron, mais sans peur, sans manifester de mouvement de panique. Puis s'est envolé.

Ai cherché, sur le plan de la ville, l'hôpital. Il se trouve près du casino, où se tient la cinémathèque. M'y suis rendu au début de l'après-midi. En fait, il s'agissait d'une clinique. De nouveau consulté, le plan m'a appris qu'il y avait au moins sept ou huit cliniques ou hôpitaux à Lausanne. Tant pis, je renonce. Vérifier qu'il n'y a pas d'hôpital à M..

Puis suis redescendu vers le lac. Un devoir, une obligation □ *Nulla dies sine lacu.*

Donc le lac,

depuis les jardins du casino,

c'est-à-dire à mi-pente,

entre les rives

et le haut de la ville.

Et aujourd'hui il fait franchement beau.

Ciel bleu

dans lequel des nuages s'étirent

interminablement en minces bandes allongées,

poussés, j'imagine, par des vents d'altitude.

Les montagnes se découpent,

majestueuses et placides,

voilées d'une fine gaze transparente, un tulle blanc.

Cette fois, le lac a pris des airs de lac alpin, découvert après des heures de marche au bout d'un dernier col, d'un dernier sommet, là, légèrement en contrebas. Les versants des montagnes qui font face sont maintenant parfaitement discernables : des villes, des agglomérations s'y accrochent. NUL-

le forêt, nulle route, nul sentier ne sont cependant visibles. Seulement des variations de couleurs, de tons sur une surface traitée en aplats. L'eau est d'un gris bleu uniforme, un peu plus sombre cependant vers l'est, vers son centre, peut-être parce que plus profond en cet endroit. A moins que ce ne soit l'ombre des montagnes. Sans le moindre mouvement, sans la moindre ride. *“S'il y a montagne pour nous, et non la somme sans fin de perception seulement sensorielles, quantitatives, c'est parce que nous subissons une impression de présence”* Bonnefoy.

Quelques      voiliers      immobiles.

Un père et ses trois enfants, deux filles et un garçon. Mais le garçon est l'aîné. Le père s'ennuie, assis sur un banc, face à moi, les trois manteaux de ses enfants sur les genoux, plutôt que sur le banc vide, les surveillant d'un œil morne tandis qu'ils jouent, sautent, courent entre les massifs, se taquinent bruyamment.

Il fait              doux,              si doux,              d'une douceur printanière,              hors-saison.

Le garçon pleure, il est tombé, le père ne le plaint pas.

Le massif montagneux se divise en plusieurs plans, invisibles ces jours derniers : un premier plan tracé par une ligne ondulant faiblement et délimitant la petite montagne qui peut culminer à six ou sept cents mètres. Juste derrière, sans transition, s'élève une énorme masse montagneuse, pareille aux “tablas” des Rocheuses, qui se découpe à son tour en plans successifs jusqu'à se perdre dans le blanc du ciel. Vers l'ouest, le relief s'aplatit, le lac s'ouvre dans une lumière incandescente en ce début d'après-midi. Suivant plus ou moins la ligne qui ondule au premier plan, une nuée monte du lac.

Le casino abrite maintenant un restaurant et la cinémathèque☐– *Mort à Venise*, revoir encore une fois Sylvana Mangano, la déesse-mère, cette distinction, ce hiératisme sensuel☐– mais les conditions météo ne se prêtent pas aux activités d'intérieur. J'ai traversé la ville pour une rapide visite à la cathédrale. Dans une rue piétonne, en plein centre, est ouvert un “megastore érotique” : au contraire des sex-shop, nulle clandestinité ici. La vitrine et l'intérieur du magasin sont largement éclairés, offerts aux regards des passants, sans hypocrisie. Malgré mon envie, je n'ai pas osé y entrer. Une jeune femme, arrêtée devant la vitrine, inspectait, sans gêne apparente, ce qui s'y trouvait exposé, et particulièrement un défilé de mannequins en dessous affriolants qui passait en boucle sur un écran de télévision.

Même en l'absence de toute circulation, de tout trafic, les Suisses attendent généralement que le petit personnage vert s'allume pour s'avancer dans les passages-piétons. J'y vois non pas l'effet d'une marque culturelle d'auto-discipline, d'un plus grand respect pour les règlements et les lois (les voitures stationnent autant qu'en France dans les places réservées aux handicapés et le ballet de la police municipale veillant au respect des places de parc-mètres et dressant procès-verbal montre que l'auto-discipline a besoin de moyen de persuasion !), mais plutôt le résultat d'une certaine paresse, d'un certain “art de vivre” où rien ne presse, n'est vraiment urgent, où on prend le temps d'attendre. Et où l'initiative individuelle est muselée, où le conformisme dicte sa loi.

Cathédrale sans charme malgré sa rosace, paraît-il, remarquable. Joli triforium. Je n'avais pas imaginé qu'une cathédrale gothique puisse être un lieu de culte protestant☐

Le lac encore,  
mais deux heures plus tard  
et plus haut, cette fois de l'esplanade au sortir de la cathédrale.  
Vers l'ouest, dans l'orientation où je me trouve, c'est-à-dire exactement tourné vers l'ouest, ce qui  
me semble être l'ouest au vu de la position du soleil, à peine sur ma gauche,

une sorte de poudroisement

est entrain de se former qui n'est pas sans me rappeler le tableau de Giacometti vu hier à l'expo  
"Diego assis à lire le journal".

Les nuages s'enroulent sur eux-mêmes

dans une superposition de tons

ocre, gris sombre, rouge brun, jaune, blanc.

Le soleil éclaire encore.

Chauffe.

Agréable.

Le lac scintille, ronronne sous la tiède caresse. Comme le regard le prend en enfilade, de l'est vers  
l'ouest, il paraît perdre en largeur et croître en longueur, ne plus avoir d'extrémité, immense fleuve  
se jetant dans une mer lointaine.

Le mince filet de son souffle. Je peux le sentir. Traversant les années.

Me sens progressivement gagné par une raideur qui m'envahit doucement, agréablement, depuis les  
parties de mon corps en contact avec le banc, subissant une insidieuse métamorphose comme si le  
bois se ramifiait à l'intérieur de moi, empruntait veines et artères, engourdissait tissus et membra-  
nes, paralysait mes centres nerveux, une inoculation indolore dont je pouvais suivre la tranquille  
progression. Jusqu'à n'être plus qu'une excroissance ligneuse.

Silhouette moussue.

Sentinelle  
là  
depuis la nuit des temps  
et pour l'éternité  
guettant quoi

<i>"per saecula saeculorum" n'est-ce pas ce qu'on disait autrefois</i>
--

Statue immobile.

Un très jeune couple s'assoit sur le banc voisin du mien. Ils peuvent avoir vingt ou vingt-cinq ans  
(lui visage rougi par plaques, peut-être sous le coup de quelque mouvement d'humeur, elle, cheveux  
bruns et longs remontés sur la nuque, teint méditerranéen). Silencieux. S'ignorent. D'un silence  
pesant, boudeur. Il ne veut pas céder. Elle attend. Ont choisi ce moment, cet arrêt pour tenter de dé-





Juste un disque lumineux,  
tout à fait à l’opposé,  
vers l’ouest.

Monte, du cœur de la ville, le bourdonnement de la circulation d’où jaillit soudain le signal inopiné et presque joyeux, guilleret, d’une ambulance. “Un petit parking où on pouvait apercevoir l’ambulance qui s’y trouvait”

Quelque chose s’achève, meurt, s’éteint.

Me suis finalement arrêté au tea-room situé à deux pas de l’hôtel. Il est tenu par des Asiatiques et la décoration est aux couleurs de l’Italie : rouge et verte. Nouvel exemple du métissage planétaire suisse ! Coins fumeurs et non-fumeurs. Journaux à disposition. Quatre jeunes femmes assises à la même table. Téléphonent sans arrêt. Un peu vulgaires. L’une blonde, jean bleu délavé et anorak crème posé sur le dossier de la chaise. Court débardeur noir qui laisse visible une bande de peau claire au-dessus de la ceinture du pantalon. Porte un tatouage sur l’épaule droite, en partie masqué par la bretelle large du débardeur. Un homme seul avec son fils qui dispose deux animaux préhistoriques sur la table. Il ne lui enlève ni son manteau, ni ses gants. Il téléphone. L’enfant joue. L’homme prend un café. L’enfant parle à l’homme qui ne l’écoute pas et le regarde avec des yeux tantôt morts, tantôt noirs, comme lui enjoignant de se taire. Il se lève au milieu d’une phrase de l’enfant, sort un instant à la porte, peut-être pour fumer.

Assise face à la blonde, la brune au corsage bleu clair et au sous-pull blanc s’étire, mains derrière la nuque, buste cambré, qui font ressortir ses seins ronds, car son chemisier est ouvert sur le sous-pull, qui moule sa poitrine, et refermé juste en dessous. *Aimerais-tu caresser ses seins, y poser la main, là, maintenant* me susurre une petite voix intérieure connue... Son visage respire moins la bêtise que celui des trois autres, moins fuyant, plus décidé.

Un homme passe sur le trottoir avec une paire de skis sur l’épaule, une paire de bâtons, et deux sacs de voyage. S’arrête un instant devant le tea-room pour rajuster son chargement.

La brune téléphone à son tour, fait d’amusantes grimaces, multiplie les mimiques— ouvre la bouche, tire la langue, plisse le front, cligne des yeux, se gratte la joue—, car visiblement elle comprend mal ce qu’on lui dit. Une conversation en allemand. Elle est amusante, touchante. Semble dépourvue d’affectation, de désir de paraître. Ses mains fines effleurent l’air, caressent avec une désinvolture charmante ce qui l’entoure : cuillère, tasse, téléphone, cigarette.

Qu’attendent-elles Deux heures au moins qu’elles sont là, allumant cigarette sur cigarette. La blonde s’engueule, en italien, avec la plus vieille arrivée après les autres. Cette dernière se lève, furibonde : Je préfère partir que de discuter avec des gens comme ça ! crie-t-elle en français avant de sortir. S’en suit un silence gêné. La brune reste rencognée sur sa chaise, ne dit rien, se ronge les ongles méthodiquement, semble ne pas approuver l’esclandre de la blonde. Fâchée. Petit air boudeur. Elle ne me voit pas, je n’existe pas pour elle. Le tea-room ferme à 18h30.

Anna au téléphone—Tu vas bien— Sa voix. Oui Tout va bien Il fait beau et doux Une douceur inattendue J’aimerais être là avec toi. J’ai rencontré une femme. C’est important— Embrasse-moi. Oui mes lèvres dans ton cou Juste sous le lobe de ton oreille droite.

Ai dîné une nouvelle fois ce soir d’une boîte de salade au thon dans la chambre de l’hôtel, en regardant la télévision. Carole Montillet a obtenu une médaille d’or aux J.O. alors que son amie est morte, il y a quelques mois, sur les pistes : “De là-haut elle nous regarde j’en suis sûre Elle doit

être fière de nous” dit-elle, souriante. Oui... Bien sûr... Si ça peut vous rassurer.

### **Mardi 12 février**

Chaque fois que je reviens du petit déjeuner c’est comme si s’était produit un miracle. Lit fait, chambre propre, et rangée avec un soin méticuleux, bien que ce ne soit pas toujours la même jeune femme qui officie, si j’en crois l’ordonnancement de la pièce après leurs passages respectifs. Ainsi les deux chaises sont soit poussées contre le mur, face au lit, soit disposées autour du guéridon. Le petit sac-à-dos est soit rangé dans la penderie, soit posé contre le mur, près des chaises. Pour le reste, des consignes ont été passées et sont respectées à la lettre : serviettes pareillement arrangées et alignées, tapis de bain pareillement plié et disposé sur le coin du bac à douche, papier hygiénique à l’extrémité pareillement pliée en triangle. Hier, le tee-shirt laissé par mes soins (ou mon absence de soin, devrais-je dire) sur la chaise que je n’utilise pas a été suspendu sur un cintre dans la penderie et, ce matin, le livre de James Sacré, momentanément abandonné sur le lit vacant, a rejoint la pile des livres (Antunes, Bonnefoy, Faulkner, Gaspar) contre le téléviseur. Même les quelques vivres dont je dispose ont été soigneusement rangés : paquets de gâteaux empilés, clémentines débarrassées de leur filet et alignées sur l’étagère. Maintenant je me méfie des manières un peu trop expéditives de mes hôtes : j’ai mis de côté, à l’abri dans ma valise, deux sacs plastique indispensables pour transporter mon pique-nique et envelopper mes déchets. Hier, un sac vide, malencontreusement laissé en évidence sur le plan de travail, près de l’évier, a été promptement jeté. Une femme veille donc sur moi dans l’ombre, prend soin de mes petites affaires, telle une bonne fée. Ce traitement tient-il à mon statut d’homme seul ? Ou s’agit-il des dispositions habituelles de l’hôtel ?

En face, le même immeuble de bureaux. Je n’y vois jamais personne ou presque. Juste un étage plus bas, une fenêtre où s’encadre le profil d’une jeune femme obnubilée par l’écran d’un ordinateur. Un reflet dans la vitre m’empêche de bien la voir. Au rez-de-chaussée, une sorte d’atelier (de couture ou de petites réparations, je ne sais pas bien) à en croire la présence de deux longues tables perpendiculaires à la fenêtre où s’affairent un homme âgé, parfois une jeune femme à cheveux courts et, face à eux, une autre jeune femme, mais jamais la même, me semble-t-il. Au quatrième, un bureau est constamment allumé. Je n’y distingue rien d’autre qu’une de ces cloisons constituées de cubes de verre épais, translucide, pareils à des culs de bouteille cubiques : peut-être la salle d’attente d’un médecin, d’un dentiste. Les autres fenêtres sont protégées par des stores à lamelles. Le soir, dans la pénombre, j’aperçois le bureau du deuxième, la silhouette de l’ordinateur éteint qui attend, silencieusement, mais impatientement, à la manière d’un animal de compagnie, le retour, au matin, de l’inconnue qui s’occupe de lui.

Entre midi et deux, un couple est venu faire l’amour dans la chambre à côté. Longuement. Longues étreintes, d’abord silencieuses, ponctuées de longues discussions détendues (venus là clandestinement à la pause de midi, comme ils en l’ont l’habitude chaque semaine, précisément le mardi, et dans cette même chambre, arrivant séparément, lui d’abord, et elle dix minutes plus tard, contraints de se déshabiller avant de se mettre au lit pour ne pas froisser leurs vêtements, éveiller les soupçons, se racontant, entre deux étreintes, leur week-end familial ou les anecdotes du bureau, sans y mettre de passion ou d’ardeur particulière, juste une respiration dans une vie routinière, comme une chose établie de longue date, agréable mais sans surprise et qui ne durera pas). Troublé par leurs soupirs amoureux, leurs gémissements de plaisir, leurs halètements retenus ponctués de supplications (Non non... Non ? Non), de modulations inarticulées (Ahhh ! — suivi d’un prénom que je n’ai pas compris : Lucia ? Elisa ? — C’est incroyable — s’est pour finir exclamé l’homme dans un cri), je m